

EXERGUE

Dénoncer des atteintes sur mineurs? A vous de voir

DOMINIQUE HARTMANN

Les atteintes sexuelles sur mineurs doivent-elles toujours être dénoncées? Mercredi, la Cour de cassation de Lyon a considéré que cette obligation cesse dès lors que les victimes sont elles-mêmes en état de dénoncer les faits. L'arrêt a été rendu dans le cadre de l'affaire Barbarin, poursuivi en justice pour ne pas avoir dénoncé les agressions sexuelles commises par le père Preynat dans les années 1980 et 1990. Mais sa portée est largement plus vaste, à l'heure où d'autres «affaires» surgissent, comme

celle qui concerne le politologue Olivier Duhamel (il vient de reconnaître les faits d'inceste).

Si huit victimes du prêtre ont saisi la plus haute juridiction de l'ordre judiciaire, c'est pour clarifier les conditions de la dénonciation, leur souhait étant que tout fait de violence sexuelle sur mineur connu par un tiers soit porté à la connaissance des autorités.

L'obligation de dénoncer, ont d'abord estimé les juges, subsiste même lorsque les faits semblent prescrits, les règles de prescription étant «complexes» et ne pouvant être laissées à l'appréciation de la personne qui reçoit l'information. Sage principe.

Que la Cour solde aussitôt de façon incompréhensible. Car, pour évaluer l'état d'autrui, cette même capacité d'appréciation lui semble tout à coup parfaitement adéquate. La Cour considère ainsi que l'obligation de dénonciation cesse dès lors que «les victimes sont elles-mêmes en état de dénoncer les faits», soit parce qu'elles sont devenues majeures soit qu'elles ne sont plus en situation de fragilité. Mais comment en juger? La Cour montre l'exemple. Pour décider que les victimes étaient en mesure de dénoncer elles-mêmes les faits, elle s'est basée sur leur âge (34 à 36 ans) et sur leur insertion familiale, sociale et professionnelle, qui lui ont

manifestement suffi. La recherche sur les traumatismes subis dans l'enfance a suffisamment documenté comment certains d'entre eux étaient refoulés très longtemps, voire à jamais. Pour une Vanessa Springora, une Camille Kouchner (qui parle d'ailleurs pour son frère), combien de victimes n'ont jamais réussi à prendre la plume, la parole, le chemin du commissariat, ni à leur majorité ni bien plus tard, alors même qu'elles semblent reconstruites et peuvent afficher une vie «normale»? A contrario, faut-il manifester dans toutes les sphères de son existence les preuves d'une blessure pour espérer être une «bonne» victime, et obtenir le soutien de tiers? Heu-

reux ceux et celles dont les victimes sont résilientes ou traumatisées au point de tout occulter, ils seront épargnés.

Au lieu de préciser les conditions de la dénonciation, la décision lyonnaise a plutôt affaibli la responsabilité des institutions et des individus à dénoncer des violences sexuelles commises contre les mineurs. «Le risque, avec ce jugement, déplorait mercredi l'avocat des parties civiles, c'est qu'il y ait des comportements qui ne soient pas dénoncés par des victimes et que des prédateurs puissent continuer à agir en toute impunité.» Cette question, majeure, n'a clairement pas été prise en compte par la Cour de cassation. I

Des biblistes décryptent les figures masculines présentes dans la Bible. De quoi tordre le cou à l'archétype patriarcal infaillible enraciné comme un idéal dans nos sociétés

La face cachée des hommes

MARIE DESTRAZ, PROTESTINFO

Bible ► #Meto a libéré la parole des femmes et remis sur le métier l'inlassable combat pour l'égalité des sexes. Les hommes, eux, ne se reconnaissent de loin pas tous dans l'image du prédateur ou du misogynne.

Dans le vaste chantier de la déconstruction et de la reconstruction masculines, une vingtaine de théologien(ne)s et de théologien(ne)s ont ouvert leur bible pour décortiquer les figures masculines et trouver des pistes, réunies dans l'ouvrage *Une Bible. Des hommes!*, codirigé par Denis Fricker et Elisabeth Parmentier. Jésus, ses disciples, Paul de Tarse, mais aussi Joseph, Samson et Job, aucune figure mythique n'est épargnée.

L'idée peut paraître saugrenue: écrits de mains d'hommes, les textes bibliques n'ont-ils pas eu de cesse de servir l'idée d'une supériorité de ceux-ci sur les femmes? Que nenni! La Bible ne serait pas uniquement un guide du parfait machiste ni un manifeste du bon usage du patriarcat. Au grand étonnement de la dizaine de duos de contributeurs de l'ouvrage – qui fait suite à *Une bible des femmes* –, les figures masculines bibliques révèlent non seulement leur diversité, mais aussi une fragilité à mille lieues des stéréotypes et des idéaux masculins toujours d'actualité.

Fragile virilité

Il n'y a donc pas un homme biblique, mais plutôt des caractères, des changements, des parcours de vie, en somme. A commencer par Samson. Ce personnage de «superhéros» est capable de tuer un lion à mains nues, d'affronter des armées. Il fait figure d'archétype d'une certaine forme de virilité. Mais la force de Samson cache mal ses faiblesses et ses limites. Le texte biblique décrit un Samson puissant, mais montre surtout que sa vie sociale est un véritable fiasco. La cause? Son incapacité à gérer ses relations avec les femmes et les hommes qui l'entourent. «Or, dans l'Antiquité», rapporte Jean-Daniel Macchi, professeur d'Ancien Testament à la faculté de théologie protestante de Genève, «ce qu'on attend des hommes ce n'est pas d'abord d'être fort, mais surtout d'être capable d'entretenir des relations sociales harmonieuses, d'être en lien et en interaction avec les autres. Rédigé il y a deux mille cinq cents ans, le cycle de Samson évoque à la manière d'un texte de l'Antiquité les mécanismes déléteurs de la violence masculine.»

Au contraire, c'est dans la vulnérabilité et la fragilité assumées que résiderait non pas la faiblesse de l'homme, mais bien sa force. C'est du moins ce que lit Vincent Leclercq, théologien catholique, dans le personnage de Job, mis à l'épreuve par Satan

avec l'accord de Dieu. Perdant richesse, santé, femme et enfants, Job est qualifié d'«homme juste». Pourquoi? Parce qu'il ne se rebelle pas. Au fil des épreuves, il garde non seulement la foi, mais assume et accepte sa vulnérabilité. «Il n'en est pas moins viril, puisqu'il affronte le fait de tout perdre, précise Vincent Leclercq. Job fait le pari de la fidélité à ce qu'il est pour lui et les autres et ainsi pouvoir tenir face à des pères qui bougent.»

«Le cycle de Samson évoque les mécanismes déléteurs de la violence masculine»

Jean-Daniel Macchi

Une palette de paternité
S'il est une figure dont la masculinité interroge l'homme du troisième millénaire, c'est bien celle de Joseph, le charpentier. Face aux patriarches qui règnent en seigneurs et maîtres sur leur fa-

mille, Joseph témoigne d'un nouveau modèle de paternité «discrète, mais efficace», selon le théologien réformé vaudois Yvan Bourquin. Celui qui n'est pas le géniteur n'en est pas moins le père: il apprend à Jésus son métier, se charge de son éducation religieuse et le mène dans la vie. «Regroupant une palette de paternités, il est un personnage qui redevient central aujourd'hui, à l'heure où la paternité se réinterroge et se diversifie: père seul, homoparentalité, famille recomposée», évoque le théologien.

Après le père, impossible de ne pas citer le fils. «Dans le récit de la femme adultère, Jésus s'oppose à une société où l'homme appose sur la femme un regard moralisateur et de désir. Et Jésus

lui-même évolue et se remet en question, notamment au contact des femmes», commente Elisabeth Parmentier, professeure de théologie pratique à l'université de Genève, coauteure de *La Bible des femmes*.

Le triomphe de l'empereur

Si les rédacteurs bibliques semblent avoir eu un bon œil sur la condition humaine et masculine, comment expliquer que l'Occident judéo-chrétien ne s'en soit pas inspiré pour forger ses modèles? Parce qu'il a fallu s'accommoder, explique Elisabeth Parmentier: «Les premiers chrétiens ont dû montrer patte blanche et entrer dans le moule de la société pour ne pas être perçus comme fantaisistes ou illuminés, alors qu'ils étaient déjà considérés comme un mouvement sectaire.» A cela s'ajoute la figure de l'empereur, du chef, initiée avec Constantin, autour de laquelle s'est construit l'Occident et s'est modelée l'Eglise. «Si, de tout temps, des femmes et des hommes ont valorisé l'égalité au sein du christianisme, cela s'est fait à des niveaux individuels, ne générant pas de transformation durable. La chape du pouvoir et la peur de perdre ce dernier ont dominé la société comme l'Eglise», poursuit la théologienne. Les lignes bougeraient-elles donc aujourd'hui à cause des femmes? «Les femmes éduquées, qui ont droit à la parole et à un métier, créent une peur terrible chez certains hommes», note Elisabeth Parmentier. Qui précise: «Les femmes n'en sont pas responsables. Elles sont des caisses de résonance, des révélateurs nécessaires de problèmes de société. Face à ces craintes, il ne faut donc pas aller à l'affrontement, mais trouver un terrain d'apaisement.» I

Une Bible. Des hommes, dir. Denis Fricker et Elisabeth Parmentier, Ed. Labor et Fides, 2021.

¹«Avec B majuscule cette fois-ci? Qui, car la bible des hommes est déjà écrite: c'est la Bible!» précise avec humour l'éditeur.



William Blake, «Satan frappe Job d'une lèpre maligne», gravure tirée des *Illustrations du Livre de Job*, ouvrage de l'artiste britannique paru en 1826. DOMAINE PUBLIC